

Cannes

Le cinéma et les enfants

Denis Vaugeois

Numéro 279, juillet–août 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66952ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaugeois, D. (2012). Cannes : le cinéma et les enfants. *Séquences*, (279), 6–7.

Cannes

Le cinéma et les enfants

En guise de retour sur le 65^e Festival de Cannes, voici trois films, trois réalisateurs, trois histoires humaines qui se trament autour de l'enfance.

Denis Vaugeois

BENH ZEITLIN ET *BEASTS OF THE SOUTHERN WILD*

Le titre du film de Zeitlin est en soi une énigme. Quelles sont ces « bêtes du sud sauvage » ? D'abord où sommes-nous ? Quelque part au bout du monde, dans un contexte de fin du monde ! Jeune réalisateur américain, Zeitlin semble nettement sous l'influence de Terrence Malik (*The Tree of life*), d'Emir Kusturica (*La vie est un miracle*) et très probablement du mémorable *Louisiana Story* de Robert J. Flaherty. Ce dernier mettait en situation un jeune garçon dans un bayou louisianais ; cette fois, le film est construit autour d'une fillette de six ans, Hushpuppy, partagée entre un père mourant et une mère disparue.

Hushpuppy (interprétée par Quvenzhané Wallis) bouge sans cesse et porte bien son nom de petit chiot agité. Cette jeune comédienne est magnifique. Son jeu est impeccable et le réalisateur se sert de sa voix pour nous entraîner dans un conte onirique. Les mauvaises nouvelles s'accumulent : les animaux, même les insectes, sont affolés, le réchauffement climatique menace la calotte glaciaire, qui est en train de fondre. Dans le bayou, le niveau de la mer monte dangereusement. L'embarcation du début prend des allures de radeau de la Méduse. Le naufrage annoncé est celui de la planète. Des animaux préhistoriques, des aurochs, sortent de leurs repaires. Mais Hushpuppy les dompte calmement. Il ne lui manque que sa mère pour être heureuse.

La lumière est incroyable et la photo, impeccable. Les tableaux mythiques succèdent à des moments où des effets spéciaux ont la partie belle. Katrina, le mémorable ouragan, n'est pas loin dans les souvenirs de tous. En contrepartie, Zeitlin raconte un séjour à l'hôpital qui lui a inspiré des scènes où on voit le père de Hushpuppy à la merci de Blancs aseptisés qui lui font craindre le pire avec leurs savants traitements.

Benh Zeitlin a déjà causé un certain émoi au festival de Sundance. En fait, c'est Hushpuppy qui aurait volé la vedette. Elle porte en effet le film sur ses petites épaules. Des critiques l'ont inscrite sur la liste des Oscars possibles. Ceci n'enlève rien aux mérites du jeune réalisateur de 30 ans qui a décroché la Caméra d'or à Cannes en mai dernier. Il a su conférer une atmosphère apocalyptique à ce delta du Mississippi aux habitants fortement métissés, incarnant authenticité, solidarité et espoir. Le réalisateur a recruté largement des non-professionnels de la région pour son film. Où en effet aurait-il pu dénicher sinon autant de vérité ?

THOMAS VINTERBERG ET *LA CHASSE*

Un tout jeune enfant est également au cœur du dernier film de Thomas Vinterberg, le Danois qui avait volé la vedette à Cannes en 1998 avec *Le Secret de famille*, film qui a fait carrière sous le titre *Festen*. Cette année-là, Vinterberg avait fortement retenu l'attention avec Lars Von Trier (*Breaking the Waves*, *Dogville*), tous

deux se faisant les promoteurs d'un pacte entre réalisateurs nommé Dogme 95, par lequel ils s'engageaient à renouer avec un cinéma authentique : pas de décor, pas d'éclairage artificiel, caméra à l'épaule surmontée d'une unique lampe, pas d'effets spéciaux, prise simultanée du son et de l'image, interdiction de films du genre western ou policier, etc.). Donc, rigoureusement une recherche du vrai. C'est cette recette que Vinterberg utilise dans son nouveau film, *La Chasse*. Du moins, il mise nettement sur le jeu de ses acteurs et sur son histoire.



La Chasse

Dans *Secret de famille*, Vinterberg avait traité d'un cas d'inceste. À l'occasion d'une réunion familiale, la vérité concernant les actes passés du père apparaît peu à peu au grand jour. Le réalisateur a choisi cette fois une sorte d'antithèse. « Je mets en scène la rumeur comme un virus », a-t-il expliqué en conférence de presse.

De plus, dans *Festen*, le coupable était répugnant tandis que les victimes avaient belle allure. Le critère de la beauté avait guidé le casting. Cette fois, tout est inversé.

L'action se passe dans une petite ville sans histoire. Tout est propre, voire impeccable. Lucas (Mads Mikkelsen), beau mâle dans la quarantaine, essaie de se refaire une vie après un pénible divorce. Il trouve un emploi de moniteur dans un jardin d'enfants, se laisse séduire par une compagne de travail qui tisse habilement sa toile autour de lui, tente de récupérer en garde partagée son fils Marcus et tue le temps par de courtes expéditions de chasse. Les gens qui l'entourent sont plutôt moches, sauf sa nouvelle amoureuse. Il fréquente un couple d'amis peu agréables qui s'épuisent en querelles perpétuelles. Ils ont un adolescent antipathique et une petite fille absolument mignonne, Klara. Elle adore Lucas, qui compense un peu le peu d'affection qu'elle reçoit de ses parents.

Un jour, Klara confie à la directrice qu'elle n'aime pas Lucas parce qu'il a un zizi. «Tous les garçons ont un zizi», explique prudemment l'éducatrice. «Oui, mais celui de Lucas est tout raide!». Dans les heures qui suivent, Lucas est convoqué. Évidemment, on ne peut lui dire le nom de l'enfant en cause. Il se défend mal, ébahi par l'accusation. Le spectateur comprend que l'enfant, qui avait embrassé Lucas sur la bouche, avait été choqué de se faire dire qu'il ne fallait pas. «Ça, c'est pour maman et papa», lui avait-il expliqué.

Et c'est là que la rumeur se met en marche et le cinéaste en action. Il en examine la croissance, la suit à la trace, en note les ravages. Tout devient irrationnel, incontrôlable. Même l'amitié n'existe plus. Lucas est coincé. Il a été suspendu, une enquête est en cours. La garde partagée de son fils est bien sûr exclue. Sa petite amie est inquiète. Il est offusqué. Le vide se fait de plus en plus quand surgit le fils, Marcus. Il croit en son père, mais tout autour la pression devient intolérable. Les dénonciations



À perdre la raison

pour agression sexuelle fusent d'un peu partout. Les regards sont haineux. Même l'épicier refuse de le servir et le boucher lui donne une raclée. Lucas est entraîné dans une spirale cauchemardesque. Pour ajouter à la tristesse de Lucas, Noël est tout proche. La neige recouvre le sol tout comme la rumeur enveloppe sa propre existence.

Lucas finit par deviner que Klara est la dénonciatrice. Il essaie de lui parler; elle résiste, mais la fillette a compris ce qui se passait. Elle trouve l'occasion de dire à sa directrice: «Il n'a rien fait. J'ai dit des bêtises.» Trop tard. Cette fois, on ne la croit pas.

Le spectateur cherche un coupable. Il soupçonne l'antipathique grand frère de Klara, adepte de sites pornos. En l'épiant, Klara y a peut-être trouvé l'idée de son mensonge? Peu importe. Le mal est fait et Vinterberg livre Lucas au verdict populaire véhiculé par des personnages laids et grossiers. Pas de preuves, pas de faits, même pas d'indices, la rumeur suffit pour tout transformer en vérité haineuse.

Lucas est le bon. Comme dans un western, le spectateur se demande quand l'action va s'inverser. Mikkelsen joue avec beaucoup d'intensité, de justesse et d'émotion. Il n'est presque pas étonnant que le jury présidé par Nanni Moretti, après avoir

été poussé si féroce ment au bord du gouffre, lui ait décerné le prix d'interprétation masculine, malgré les exhortations contraires du critique de *Libération* Didier Péron (lundi 21 mai 2012).

À la fin du film, réconciliation. Par quelle magie? Le réalisateur ne le dit pas. On fête Marcus qui a maintenant le droit de posséder son propre fusil de chasse. Dernière scène, en pleine forêt. Alors que Marcus fait ses débuts de chasseur et que Lucas s'est éloigné, ce dernier est la cible d'un tireur embusqué. La salle s'effondre.

On dira ce qu'on voudra, y compris Didier Péron, qui dénonce les recettes manichéennes de Vinterberg, aucun spectateur n'a quitté la salle avant la fin et même à ce moment, chacun est resté cloué sur son siège.

Il faut un temps pour que les gens gagnent la sortie ou plutôt le premier bar venu pour discuter de cette fin si imprévisible.

JOACHIM LAFOSSE ET À PERDRE LA RAISON

Les enfants constituent également un fil conducteur du dernier film du Belge Joachim Lafosse, *À perdre la raison*. Il y a peu à dire, sauf de souligner le jeu d'une rare intensité d'Émilie Dequenne. C'est un fait divers porté à l'écran, l'affaire Lhermitte. En février 2007, à Nivelles, en Wallonie, une mère tue ses cinq enfants âgés de 4 à 14 ans. Ce terrible meurtre avait bouleversé la population et a amené sur-le-champ Lafosse à préparer un scénario.

L'histoire est bizarre: un jeune Marocain, Mounir, vit avec un riche médecin, lui-même marié avec une Marocaine. Ils ne vivent pas ensemble et on n'apprendra l'existence de ce mariage que vers la fin du film alors que s'organise une combine pour arranger un autre mariage de convenance entre une Belge et un Marocain. Quel est le lien entre le médecin et Mounir? Le spectateur est amené à penser que c'est un cas d'adoption. Mais lorsque Mounir veut épouser une Belge dont il est amoureux, le médecin est réticent, puis manœuvre de façon à mettre en place un ménage à trois. Au début, le jeune couple ne s'en plaint pas trop puisque le médecin règle allègrement les factures. Arrivent les enfants: cinq en dix ans.

Le film se termine sur une scène pathétique alors que la mère appelle un à un ses chers petits à venir la rejoindre à l'étage. Dans l'après-midi, elle a volé un couteau au supermarché. Tout se fait dans le silence. Puis un appel au 911: «J'ai tué mes enfants et j'ai été incapable de mettre fin à mes jours.»

Lafosse raconte le drame à partir de la mère et de ses maternités successives. Il n'explique pas; il ne sait pas. Il s'est justifié toutefois de l'accusation de voyeurisme devant la presse: «Une société doit regarder en face les actes monstrueux qu'elle engendre.»

Émilie Dequenne, la Rosetta des frères Dardenne, incarne parfaitement ce rôle de mère épuisée, égarée, désespérée, rôle qui lui vaudra un prix d'interprétation féminine dans la section *Un certain regard*, conjointement avec Suzanne Clément, merveilleuse interprète de *Laurence anyways* (Xavier Dolan).

Dans les films de Zeitlin et de Vinterberg, les fillettes jouent avec beaucoup de justesse et d'aplomb. Particulièrement Quvenzhané Wallis, dont le talent crève les yeux. Dans celui de Lafosse, si le sort tragique tragique des enfants plane sur tout le film, leur jeu s'efface devant ceux de la mère et de l'énigmatique médecin.